

**DE « LA LANGUE SAUVÉE »
À LA LANGUE MAÎTRISÉE :
L'ITINÉRAIRE D'ELIAS CANETTI**

ALAIN COZIC

À mon père,
Qui m'a fait découvrir le plaisir des livres et les secrets des langues.
Qui a lu tout ce que j'ai écrit et ne lira pas ce texte.

MOSAÏQUES

Soit, en préambule, quelques données explicatives, et d'emblée significatives. Elias Canetti naît en 1905 à Roustchouk, port fluvial important sur le Danube inférieur, aujourd'hui Ruse en Bulgarie. Il y passe les six premières années de sa vie, séjourne ensuite à Manchester (1911-1913), une première fois à Vienne (1913-1916), une première fois à Zurich (1916-1921), à Francfort (1921-1924), une seconde fois à Vienne (1924-1938) ; il sera à Londres de 1938 à 1988 ; il meurt à Zurich en 1994. L'empire austro-hongrois donc de 1905 à 1916 en exceptant trois ans en Angleterre : de Roustchouk à Vienne, que relie le Danube, sur lequel, à l'époque, on voyage quatre jours pour se rendre d'une ville à l'autre. L'Autriche ensuite, de 1924 à 1938. 1938 et l'Anschluß : date et événements-clés, à partir desquels pour Canetti aussi commence l'émigration, l'exil. La Suisse enfin. Mais c'est à un écrivain autrichien que fut officiellement attribué le prix Nobel de littérature en 1981.

Itinéraire éclaté, en conséquence, que celui de Canetti, marqué du sceau de la discontinuité, de la rupture, du voyage, sinon de la diaspora. « Mosaïques » de lieux : telle est, quatre-vingt-dix ans durant, la configuration de son existence.

« Mosaïque » de textes aussi que l'œuvre de Canetti. Œuvre éclatée : un roman (*Auto-da-fé*), trois pièces de théâtre (*Noce*, *Comédie des vanités*, *Les Sursitaires*), un ouvrage philosophique (*Masse et Puissance*), un récit de voyage (*Les voix de Marrakech*), une trilogie autobiographique (*La Langue sauvée*, *Le Flambeau dans l'oreille*, *Jeux de regard*), des recueils de réflexions et de notes, par définition elles aussi diverses, éclatées, disparates (*Le Territoire de l'homme*, *Le Cœur secret de l'horloge*, *Le Collier de mouches*, *Le Témoin auriculaire*, *Die gespaltene Zukunft*, *Aufzeichnungen 1992-1993* [non traduits en français à ma connaissance], *Notes de Hampstaed*).

C'est la composante autobiographique de cette œuvre qui va m'intéresser ici et, des trois volumes de la trilogie, le premier essentiellement (*La Langue sauvée*). Succès mondial dès sa parution en 1977 – Canetti a 72 ans –, ce premier tome, sous-titré *Histoire d'une jeunesse*, couvre la vie de l'auteur, sa « jeunesse », de 1905 à 1921. Il est divisé en cinq parties qui s'organisent autour des lieux, des villes, qui, successivement, marquent et rythment l'existence de l'enfant et de l'adolescent : Roustchouk, Manchester, Vienne et deux parties consacrées à Zurich.

Ce volume initial, comme souvent dans le cadre d'une entreprise autobiographique, plonge au cœur de l'enfance, aux sources de l'existence. Il s'agit rétrospectivement pour l'autobiographe de repérer et de cerner les débuts, là où pour un individu parfois beaucoup se joue, ces lieux et ces temps où s'affirment, s'esquissent du moins les lignes directrices d'une vie, commencent à se déplier les premiers linéaments d'un destin. L'enfance est le temps des apprentissages, l'apprentissage de la langue notamment, en l'occurrence pour Canetti des langues. « Mosaïque » de langues en effet, « mosaïque germano-slave » ou « slavo-germanique », « minorité » linguistique d'« Europe Centrale », langue d'une minorité qui sera supplantée par la langue d'une majorité, langue acquise à la naissance et qui constitue la première identité, à laquelle succédera – sans que la première ne s'estompe pour autant – une langue apprise, qui correspondra pour le jeune garçon à une seconde naissance. Les lignes qui suivent s'efforceront d'analyser le rôle et l'importance de la langue, des langues, des langages pour le jeune Canetti ¹. L'enfance d'Elias est un édifice protéiforme de mots.

1. Le livre qu'Olivier Agard a consacré à Elias Canetti (*Elias Canetti, l'explorateur de la mémoire*. Paris, Belin, 2003) aborde, dans son dernier chapitre notamment, en des pages des plus éclairantes, le contenu de l'autobiographie et la fonction qu'elle occupe dans l'itinéraire intellectuel de l'auteur. Mon propos, dans les pages qu'on

DE L'ÉCRITURE AUTOBIOGRAPHIQUE

Dans son *Esquisse pour une auto-analyse*, qui est œuvre autobiographique même si l'auteur, dans les premières lignes, se défend de vouloir « sacrifier au genre » qu'il considère comme « convenu et illusoire ² », Pierre Bourdieu, se remémorant ses années d'internat à Pau, résume bien la perspective de l'autobiographe reconstituant au moment où il écrit ce que fut son passé : « En fait, celui qui écrit ne sait plus ou ne sait pas dire tout ce qu'il faudrait pour rendre justice à celui qui a vécu ces expériences ³... » Est mis en exergue ici l'inévitable intervalle, le décalage temporel, mais qui se double de celui, bien plus prégnant, que crée l'expérience engrangée au fil des années, entre le moment de la narration et le temps narré, entre le temps de l'écriture de la vie et celui de la vie un jour vécue avant d'être, bien plus tard, relatée, entre la vérité du moment de l'expérience et la vérité du moment de sa remémoration. Existe dès lors la possibilité, voire la tentation, pour celui qui se souvient et qui raconte rétrospectivement, d'introduire après coup, a posteriori, un mécanisme causal, explicatif, dans une série d'événements qui n'ont peut-être dû jadis leur succession ou leur concomitance qu'au pur hasard, qu'à la pure contingence, d'imposer rétrospectivement un ordre à des épisodes, des tranches de vie disparates, de fondre en un tout cohérent des éléments initialement hétérogènes. Mais il est vrai aussi qu'une autobiographie n'est pas seulement – et celle de Canetti aussi peu que d'autres – accumulation anarchique d'événements, adjonction désordonnée d'épisodes. Le sujet qui s'érige lui-même en objet de sa propre introspection vise autre chose que la simple reproduction de ce qui fut un jour. Tournant le miroir vers lui-même, il explore de la sorte le continent intérieur qui est le sien, les diverses provinces dont il est constitué. Rassembler, remembrer une vie portée naturellement à la dispersion, à l'éparpillement, entrer en possession de soi, viser l'avènement du sujet, métamorphoser le moi objet en je sujet : tels sont bien les enjeux de l'œuvre autobiographique, qui est quête ontologique. L'autobiographe, par le texte qu'il produit, est une manière de démiurge de soi, de créateur de son être. À la force centrifuge qui imprègne la vie et tend à

va lire, sera centré sur l'aspect particulier et singulier pour la vie de Canetti que furent sa relation aux langues qui ont baigné son enfance, son passage d'une langue à l'autre et, fondamentalement, l'apprentissage de la langue allemande.

2. Pierre Bourdieu, *Esquisse pour une auto-analyse*, Paris, Éditions Raisons d'agir, 2004, p. 11.

3. *Ibid.*, p. 119.

repousser loin du centre s'oppose la force centripète de l'écriture autobiographique qui vise à rapprocher du centre. L'autobiographie qui informe et configure la matière brute de la vie, est écriture de soi, écriture du moi, « égographie » et simultanément échographie d'une conscience qui se cherche.

LA LANGUE ET LE COUTEAU

Observée à la lumière de ces réflexions, le premier chapitre de *La Langue sauvée* prend toute sa signification. Intitulé « Mon premier souvenir », Elias Canetti ne le place assurément pas fortuitement en ouverture de la trilogie. Point d'ancrage, épisode originel, scène inaugurale. Qu'on en juge ⁴. Canetti a deux ans lorsque cette scène se passe, elle n'a plus quitté sa mémoire jusqu'au moment où, soixante-dix ans plus tard, il la couche de la sorte sur le papier, comme pour mieux et définitivement l'exorciser, et fait d'elle l'incipit de son autobiographie. Scène inaugurale du chapitre inaugural du volume inaugural de l'autobiographie. Elle est constituée d'une « mosaïque » d'éléments qui, sur bien des plans ensuite, marqueront et imprégneront l'existence de Canetti. Quels sont ces éléments ? Le voyage : durant cet été 1907, les parents et le jeune Elias ont quitté un temps Roustchouk et séjournent en Tchécoslovaquie. La présence des parents dont le rôle – très différent mais complémentaire – sera déterminant dans les premières années de sa vie. La mère comme confidente – son père meurt subitement en 1913 lorsqu'il a huit ans – qu'il interrogera sur l'incident décrit dans l'épisode dix ans plus tard. La bonne d'enfants – la famille Canetti est aisée – bulgare qui a accompagné la famille, qui ne parle que sa langue maternelle mais se fait tout de même comprendre à Karlsbad ; le langage et la compréhension entre les êtres, les langues différentes sont, ne serait-ce que par ces brefs détails, d'emblée présents dans les souvenirs. La couleur rouge qui, ici, terrorise, celle du sang qui ne manquerait pas de couler si le couteau venait à trancher la langue, plus tard ce rouge sera la couleur des habits des gitans que l'enfant

4. Elias Canetti, *Écrits autobiographiques*, Paris, Albin Michel, La Pochotèque. Ce volume regroupe *La Langue sauvée*, *Le Flambeau dans l'oreille*, *Jeux de regard*, *Le Territoire de l'homme*, *Le Cœur secret de l'horloge*. 1978, 1980, 1982, 1985, 1987, 1989 pour les traductions françaises. Édition désormais identifiée dans le corps de l'article et dans les notes par EA suivi du numéro des pages. Voir ce « premier souvenir » p. 3-4. Épisode – dont ne sait en fait s'il s'agit d'un souvenir réel, d'un cauchemar ou d'une scène fantasmée – au cours duquel l'enfant voit s'avancer vers lui un homme qui lui demande de tirer la langue, sort un couteau de sa poche et menace de la lui couper avant de refermer le canif...

redoute car, dit la rumeur, ils emportent dans des sacs les enfants livrés à eux-mêmes, le rouge de la langue des loups dans les histoires que lui contera son père, le rouge du sang encore qui coulera lors de la circoncision du frère ; dans cet édifice de mots où se constitue l'enfance d'Elias, le mot « *rot* » et tout ce qu'il connote n'est pas l'un des moindres. Mais il y a bien sûr dans ce premier chapitre, et essentiellement, la scène en elle-même, l'homme qui sourit et approche son couteau de la langue qu'il a demandé au petit garçon de tirer, scène itérative en outre ⁵, obsédante, traumatisante. Menace castratrice ? Peut-être. Fondamentalement : c'est l'organe de la parole qui est ici menacé. La « langue coupée », ce sont les mots impossibles à dire, c'est à jamais l'aphasie, l'irréremédiable mutité, la condamnation au silence. La « langue » (en allemand « *die Zunge* ») coupée, c'est la « langue » (« *die Sprache* ») devenue inutile, ce sont les rapports aux autres, au monde qui sont ainsi mutilés. Expérience – fût-elle fantasmée – dévastatrice pour le petit garçon, qui lui impose le silence dix ans durant sur ces faits ⁶ ; les mots devenus introuvables pour dire l'angoisse, la terreur éprouvée. En un sens, la « langue » (« *Zunge* ») aura bel et bien été métaphoriquement « coupée », et de ce fait la « langue » (« *Sprache* ») aura bien été impuissante, pour ce qui est de cet événement, pendant une décennie. Comme une scène refoulée, repoussée en un en deçà du langage. Il faudra donc dix ans avant qu'il n'en reparle à celle qui, assurément, était la plus à même de lui répondre, de lui expliquer et, ce faisant, d'atténuer le traumatisme. L'autobiographie, quant à elle, avec les mots désormais écrits, se chargera une ultime fois – thérapie de, par l'écriture – de dire l'indicible, de transcrire l'irreprésentable, d'exorciser le monstrueux.

Le couteau en effet – et c'est ce que dit aussi, et peut-être d'abord, cette scène originelle – n'atteindra jamais la langue, il sera refermé à temps. La « langue » ne sera pas coupée, elle sera « sauvée ». « Langue » (« *Zunge* ») « sauvée » et donc « langue » (« *Sprache* ») elle aussi « sauvée ». L'œuvre écrite de Canetti

5. « Par cette porte, nous pénétrons chaque matin dans le vestibule rouge, la porte d'en face s'ouvre, et l'homme souriant paraît. Je sais ce qu'il va dire et j'attends qu'il m'ordonne de tirer la langue. Je sais qu'il finira par me la couper et j'ai de plus en plus peur. La journée commence ainsi et cela se reproduit fréquemment. » *EA*, p. 3.

6. Il convient ici de traduire plus précisément que ne le fait le traducteur. Canetti écrit : « Die Drohung mit dem Messer hat ihre Wirkung getan, das Kind hat zehn Jahre darüber geschwiegen ». C'est moi qui souligne. Si l'on traduit exactement donc : « La menace du couteau a fait son effet, l'enfant s'est tu pendant dix ans sur tout cela », et non simplement « l'enfant s'est tu pendant dix ans ».

ensuite, et notamment sa composante autobiographique, montreront à quel point cette « langue », en effet, a été « sauvée ». Comme si l'œuvre tout entière procédait de cet épisode initial et d'une certaine manière initiatique – même s'il faut en passer par la frayeur –, originel, premier, fondateur, comme si elle s'enracinait dans ce morceau de chair préservé in extremis. L'autobiographie de Canetti construira, page après page, ligne après ligne, un édifice de mots ; et le premier étage de l'édifice, tout entier consacré aux dix-sept premières années, prendra en compte cet usage parfois vertigineux des mots, du langage, de la langue, des langues qui caractérise l'enfance et l'adolescence de l'auteur.

LIEUX

L'enfance s'ancre dans la mémoire de chacun peut-être d'abord par les lieux qui l'ont abritée et où elle s'est déployée. A fortiori sans doute chez l'autobiographe qui, au début de son œuvre de remémoration, quand il songe aux premières années de sa vie, s'efforce de retrouver le cadre spatial où il vit le jour, topographie première et fondatrice. Il n'est nullement fortuit dès lors que la première section de *La langue sauvée* fasse figurer, comme titre, le nom de la ville, Roustchouk, où Canetti est né, et que le deuxième chapitre, immédiatement après le récit de l'homme au couteau, soit largement consacré à une évocation de la ville bulgare. « Rien de ce que je vivrai plus tard qui ne se fût déjà produit, sous une forme ou sous une autre, à Roustchouk en ce temps-là », écrit Canetti (EA, p. 5) : assertion qui, à elle seule, condense toute l'importance qu'a eue pour lui cet espace initial de l'enfance.

« À Ruse [...], écrit Claudio Magris dans son ouvrage consacré au Danube, citant partiellement Canetti, le reste du monde s'appelait l'Europe et quand quelqu'un remontait le Danube jusqu'à Vienne, on disait qu'il allait en Europe. Mais Ruse, à vrai dire, c'est déjà l'Europe, c'est une petite Vienne...⁷ ». Ruse/Roustchouk, ville portuaire, sur le Danube, fleuve impérial et magique, sur lequel on

7. Claudio Magris, *Danube*. Traduit de l'italien par Jean et Marie-Noëlle Pastureau, Paris, Gallimard, 1988, Folio n° 2162, p. 487. Dans *La Langue sauvée*, le texte exact de Canetti est : « L'Europe, là [à Roustchouk], c'était le reste du monde. Quand quelqu'un remontait le Danube vers Vienne, on disait : il va en Europe... », EA, p. 5. La traduction exacte du texte allemand pour la première partie de la phrase (« Die übrige Welt hieß dort Europa... ») serait : « Là, le reste du monde s'appelait l'Europe... » ; Magris – et ses traducteurs en français – sont donc plus fidèles au texte original ; hélas des traductions !

navigue et vers lequel on est attiré, fleuve-frontière qui, lorsqu'il est gelé, permet des incursions en Roumanie sur des traîneaux dont les chevaux sont menacés par les loups affamés (EA, p. 5) ; décor premier qui investit d'emblée l'imaginaire de l'enfant et bestiaire initial qui fait naître les terreurs enfantines. Roustchouk, « la petite Bucarest », jusque dans les années 1920 la ville la plus riche de Bulgarie : Magris fait revivre, à la fin du XIX^e siècle, peu avant la naissance de Canetti donc, les « consuls des pays d'Europe les plus divers et [les] négociants venus des nations les plus variées [qui] y vivaient des soirées animées ⁸. » Roustchouk, ville aussi, et fondamentalement, cosmopolite. Et c'est ce grouillement cosmopolite que fait renaître, dès les premières lignes, la plume de l'autobiographe. Le petit garçon peut y entendre parler sept ou huit langues différentes dans la journée : Bulgares, Turcs, séfarades espagnols, Grecs, Albanais, Arméniens, Tziganes, Roumains – la nourrice d'Elias est Roumaine –, Russes aussi (EA, p. 4). Diversité des populations, multiplicité des parlers, Roustchouk est une « mosaïque » d'ethnies, une marqueterie de communautés. Loin de considérer cette extrême diversité comme un élément perturbant, l'enfant s'en émerveille au contraire, et même s'il ne peut encore l'appréhender dans son ensemble, certains des effets produits constitueront autant de souvenirs ineffaçables. Confusion des langues (« *Sprachverwirrung* ») qui est surtout pluralité des langues, laquelle correspond aussi à une pluralité des cultures ; comme une histoire de Babel inversée où la multiplicité des langues ne diviserait plus les hommes mais constituerait au contraire un ensemble cohérent ⁹. C'est dans ce microcosme multiethnique, multilinguistique et multiculturel qu'est Roustchouk que se forment et se forment les premiers traits de la personnalité du jeune Canetti : « Il était souvent question de langues, on en parlait sept ou huit différentes rien que dans notre ville ; tout le monde comprenait un peu toutes les langues usitées [...]. Chacun faisait le compte des langues qu'il connaissait, il était on ne peut plus important d'en posséder un grand nombre, cela pouvait nous sauver la vie ou sauver la vie d'autres gens. » (EA, p. 33) Le grand-père de Canetti prétend en parler dix-sept !

Séfarades espagnols : c'est ici un élément central de cette « mosaïque » de communautés dont est faite la ville bulgare. Lorsqu'il se rendra plus tard à Vienne avec sa mère, Canetti effec-

8. Magris, *op. cit.*, p. 487-488.

9. Voir à ce propos Olivier Agard, *op. cit.*, p. 24-27.

tuera ce trajet géographiquement significatif d'est en ouest, des limites de l'Orient vers l'Occident, des marches de l'empire ottoman vers les confins de l'empire austro-hongrois, traversant de part en part, comme le fait le Danube, cette Mitteleuropa où il résidera les trente premières années de sa vie. En 1938, de Vienne à Londres, il poussera encore plus loin vers l'ouest, faisant là un voyage autrement plus significatif et autrement plus douloureux. Du voyageur volontaire à l'émigrant contraint, à l'exilé forcé. Mais avant qu'il ne naisse, ses ancêtres auront effectué eux aussi un voyage, d'ouest en est cette fois, des confins de l'occident européen vers l'orient. C'est bien de diaspora qu'il s'agit ici. Le terme « séfarade » est appliqué aux juifs dont les ancêtres vécurent dans l'Espagne médiévale, avant d'être expulsés à partir de 1492. Cette date ouvre une période de diaspora séfarade (1492-1776). Dispersé de l'empire ottoman au Nouveau Monde, le judaïsme séfarade n'en conserve pas moins une unité de culture, d'organisation sur le modèle communautaire, et de langue (l'espagnol médiéval devenu le judéo-espagnol ou ladino). C'est une telle communauté qui est installée à Roustchouk, c'est le ladino qui est la langue maternelle de Canetti, un espagnol presque identique à celui que parlaient les premiers émigrants chassés de la péninsule ibérique plusieurs siècles auparavant ; seuls quelques mots turcs se sont glissés au fil du temps dans l'idiome originel, mais ils sont reconnaissables comme tels et l'équivalent espagnol est presque toujours disponible. Langue première pour le jeune Elias donc, c'est en espagnol aussi que lui sont chantées les romances qui bercent son enfance (EA, p. 5-6). Communauté fortement implantée que cette communauté séfarade, très soudée, et développant en son sein un indéniable sentiment de supériorité, en particulier à l'égard des autres juifs, ashkénazes, juifs d'origine et de langue germaniques qui étaient désignés sous l'appellation confinant au mépris de « *Tudesco* », et avec lesquels il n'était pas question de se commettre, notamment par mariage ; le grand-père d'Elias ne manque de mettre en garde son petit-fils, alors qu'il n'a que six ans, contre semblable « mésalliance » (EA, p. 6) !

L'on voit ainsi à Roustchouk tout à la fois l'appartenance forte et affirmée à une communauté, voire une communauté à l'intérieur d'une communauté, et l'ouverture aux autres et au monde que représentait le contact avec les différents groupes ethniques.

L'OREILLE ET LA LANGUE

Lorsqu'il évoque les langues qui ont baigné son enfance, Canetti insiste sur la sonorité des mots constituant ces langues. Très tôt il a développé une sensibilité acoustique lui permettant d'appréhender d'abord sur ce mode les idiomes entendus. C'est déjà ici d'un processus d'apprentissage, d'assimilation de la langue qu'il s'agit. Ainsi, s'il ne se souvient plus de sa nourrice roumaine, il n'a pas oublié « la chaude sonorité » du mot « roumain » (*EA*, p. 10). Les chansons tristes que chante le domestique arménien lorsqu'il coupe du bois lui paraissent d'autant plus déchirantes qu'il ne les comprend pas (*EA*, p. 14). Cet Arménien aux chants si poignants réfugié en Bulgarie, recueilli par charité par le père d'Elias après avoir échappé aux massacres perpétrés contre cette communauté dès les dernières décennies du XIX^e siècle, illustrant lui aussi une autre forme de dispersion, d'exil, de diaspora ; c'est aussi pour Canetti l'un des premiers exemples de haine à l'égard de l'autre, de discrimination, avant que lui-même n'en fasse directement l'expérience par les remarques antisémites proférées à son endroit lorsqu'il séjournera en Suisse, à Zurich.

« Témoin auriculaire », pour reprendre le titre de l'un des ouvrages de Canetti, attentif et admiratif, l'enfant l'est aussi lorsqu'il écoute son grand-père conter, devant la famille rassemblée, l'histoire de l'exode des juifs d'Égypte, récit lancé, comme le veut la tradition, par une question que pose le plus jeune des convives, ce que Elias était en ce temps-là (*EA*, p. 27). Le charme de la langue orale, parlée et en l'occurrence chantée, ce sont aussi les lieder que chante en allemand son père accompagné par sa femme au piano, les lieder de Schubert en particulier (*EA*, p. 48-49). La famille est à l'époque à Manchester, Elias a entre six et huit ans et il ne sait pas encore l'allemand, il ne comprend pas cette langue, mais il n'en est pas moins – et il en est peut-être d'autant plus – sous le charme de la langue, guidé et entraîné par les rythmes, les sonorités que développe l'idiome germanique : « Je ne comprenais pas encore l'allemand à cette époque mais ce lied [un des lieder de Schubert] était d'une déchirante beauté » (*EA*, p. 48). Puis un jour ses parents finissent par lui traduire les mots du lied, les premiers mots allemands qu'il ait réellement appris (*EA*, p. 48-49). Langue-source et langue-cible, passage entre les deux, translation de l'une vers l'autre, de l'allemand vers le ladino, que permet et manifeste la traduction : c'est succinctement, brièvement et fragmentairement encore d'ap-

prentissage de la langue, en l'occurrence de l'allemand, qu'il s'agit ici.

De traduction, ou plutôt de translation, de glissement, de transfert plus mystérieux encore il est question dans un autre épisode de l'enfance que l'autobiographie reproduit aussi, et ce n'est nullement fortuit. Il montre de nouveau comment la sensibilité auditive de Canetti était aiguisée et comment, à partir de cette aptitude, s'est constituée en lui une véritable mémoire auditive. Aux *lieder* du père, aux récits du grand-père se sont ajoutées les histoires – de loups-garous (de loups, encore !) et de vampires – contées par les jeunes paysannes bulgares avec frisson et délectation tout à la fois (EA, p. 11). Fascinant à l'époque le jeune garçon, elles sont restées gravées, dans leurs moindres détails, dans la mémoire du septuagénaire qui transcrit l'histoire de sa vie. Mais c'est en allemand qu'il s'en souvient alors qu'elles lui ont été contées en bulgare (*ibid.*). Mystérieuse transposition qui s'est produite au fil du temps, singulière expérience linguistique dont l'un des chapitres de ce premier volume se fait aussi l'écho. Les scènes de l'enfance se jouaient en bulgare et en espagnol ; ayant quitté la Bulgarie à six ans sans jamais y être allé à l'école, il a vite oublié la langue ¹⁰ ; l'espagnol en revanche, il ne l'a jamais désappris. Mais c'est en allemand que, par le biais d'un processus des plus énigmatiques, ces scènes de l'enfance devaient se « traduire » – au sens premier du verbe –, alors qu'elles sont liées à des mots – ceux de la langue allemande – qu'il ne connaissait pas au moment où il vivait ces scènes, comme si la langue allemande, apprise par la suite, avait, dans un second temps, rétrospectivement imprégné, comme innervé ces épisodes initiaux de l'enfance ¹¹.

10. Au cours du colloque, Monsieur le Professeur Roland Marti (Universität des Saarlandes) a indiqué que Canetti précisait dans une lettre qu'il lui avait adressée comment il avait entièrement oublié la langue bulgare. Canetti écrit notamment dans cette lettre en date du 1er novembre 1978 (je reproduis le texte avec l'aimable autorisation de Roland Marti, qui m'a adressé copie de cette lettre inédite et que je remercie) : « Ich bin 1905 im damaligen Rustschuk in Bulgarien geboren und kam mit noch nicht sechs Jahren von dort nach England. Das war 1911 und seither, also seit 68 Jahren habe ich nie in Bulgarien gelebt. Da ich nie in eine bulgarische Schule ging, hatte ich auch die Sprache bald vollkommen vergessen. »

11. Dans ce paysage linguistique, dans cet édifice de mots qui marquèrent l'enfance de Canetti, il faudrait dire encore le rôle des livres, ceux que d'autres tout d'abord lui ont lus, ceux qu'il lut ensuite lui-même, le rôle des conversations aussi suscitées par les lectures. L'œil et la langue donc ; les paroles échangées aussi. De cela également l'autobiographe qui se souvient fait état dans ce premier volume, non sans émotion.

L'ALLEMAND

Langue allemande apprise : c'est là l'un des éléments majeurs dans la vie du jeune garçon. Après avoir appris l'anglais et le français lorsqu'il séjourne à Manchester, c'est à l'allemand qu'il va se consacrer à partir de 1913 quand sa mère et lui sont sur le point de s'installer à Vienne après la mort du père. Il n'est pas exagéré de dire que jusqu'alors l'allemand, bien qu'il en ignorât jusqu'aux premiers rudiments, était toujours apparu au jeune Elias comme une langue merveilleuse, magique, secrète et mystérieuse aussi. C'était la langue de ses parents, celle qu'ils parlaient lorsqu'ils étaient étudiants à Vienne où ils s'étaient connus, celle qu'ils utilisaient entre eux quand ils se remémoraient cette période où ils avaient été heureux (EA, p. 29). Certes, Elias pouvait se sentir d'une certaine manière exclu de la communauté familiale puisque le père et la mère usaient parfois entre eux d'un idiome que le fils ne connaissait pas. Mais l'enfant était surtout gagné par le bonheur de ses parents lorsqu'ils parlaient ainsi allemand, bonheur – et la perspective, de nouveau, est intéressante – qu'il associait à « la sonorité de la langue allemande » (*ibid.*). Et les phrases qu'il entendait prononcer par ses parents et dont il ne comprenait rien, il se les répétait lui-même, tout seul, dans sa chambre, « avec l'accent juste, comme des formules magiques » (*ibid.*). Psittacisme ludique où le rythme et les sons ont encore un rôle essentiel, où la sensibilité auditive de l'enfant joue là aussi à plein. Assimilation, appropriation de l'idiome inconnu par le truchement de ses sonorités, cette technique sommaire mais efficace portera ses fruits lorsque lui sera proposé, imposé un processus d'apprentissage infiniment plus contraignant.

C'est en effet sous la férule – et presque au sens premier du terme – de sa mère et avec une méthode des plus empiriques qu'il va pénétrer les arcanes de la langue germanique : répétant autant de fois qu'il le faut, jusqu'à ce que la prononciation soit parfaite, une phrase en allemand que sa mère lui a lue, sans qu'il ait le texte écrit sous les yeux et sans qu'il la comprenne ; après seulement, elle lui traduit la phrase... en anglais, avant de passer à l'énoncé suivant, et ainsi de suite, l'élève étant ensuite prié pour le lendemain de répéter, pour lui-même, toutes les phrases ingurgitées de la sorte, sans en oublier aucune, faute de quoi il est dûment morigéné, accablé de sarcasmes même (EA, p. 79-81). On laissera chacun juge de cette méthode où la répétition forcenée et mécanique doublée de menaces en cas de déficience est érigée en principe pédagogique. L'adolescent, lui, s'en accommode comme il peut, non sans souff-

france il est vrai. Mais loin de prendre l'allemand en horreur pour l'avoir appris de la sorte, il va considérer l'appropriation de cette langue comme une seconde naissance : « C'est à Lausanne [Elias et sa mère séjournent un temps en Suisse avant de gagner Vienne en 1913], sous l'influence de ma mère, que je naquis à la langue allemande ; dans les douleurs qui précédèrent cette deuxième naissance, je conçus la passion qui devait m'unir à l'une et à l'autre, je veux dire à la langue et à ma mère. Sans ces deux choses qui sont, en fait, une seule et même chose, le développement ultérieur de ma vie n'aurait aucun sens et resterait incompréhensible » (EA, p. 88). On ne saurait mieux dire l'importance cruciale, pour l'existence de Canetti, de la découverte de la langue allemande tout autant que la présence à ses côtés, à cette époque, de celle qui la lui a apprise, fût-ce, pour lui, au prix des plus grandes contraintes ; nouvelle venue au monde, périlleuse, pour l'enfant, autre accouchement, délicat, pour la mère ; fusion, aux yeux de l'autobiographe qui se souvient et analyse, en une seule composante qui devient constitutive d'une existence et d'une identité, de la personne et de l'acte d'apprentissage.

LANGUE MAÎTRISÉE

De la langue acquise à la naissance, en passant par les langues apprises, jusqu'à la langue apprise et définitivement acquise qui devient « langue de prédilection » (EA, p. 97). De « la langue sauvée » à la langue maîtrisée. C'est tout l'itinéraire linguistique forgeant une personnalité, et donc une identité, que l'on suit ici en accompagnant Elias Canetti de Roustchouk à Lausanne puis à Vienne, des rives du Danube aux bords du lac Léman jusqu'à d'autres rives de ce même Danube. On peut dire singulier semblable parcours, autre en tout cas si on le compare à ce qui paraît bien constituer la norme pour tout un chacun. En effet, en général, on parle une langue, celle acquise à la naissance qui reste la langue de référence, puis ensuite, on peut élargir le spectre en apprenant une autre, voire d'autres langues : comme une pyramide à l'envers en somme, dont la pointe représenterait la langue initiale et qui irait ensuite s'élargissant en fonction des autres idiomes appris. C'est le contraire chez Canetti : la pyramide est à l'endroit, la base est large, composée des nombreuses langues qu'il connaît très tôt et peu à peu se constitue la pointe que représente la langue allemande, devenue référentielle. La pluralité des langues, chez lui, est l'expérience première, fondatrice bien sûr. Mais la langue – allemande – maîtrisée

(et de quelle manière !), expérience seconde, est tout aussi, sinon plus, fondatrice. De la naissance biologique à la naissance intellectuelle ¹².

L'ALLEMAND ET LES LANGUES, TOUJOURS

Interrogation des paysages initiaux, retour vers les sources, questionnement des origines : l'autobiographie d'Elias Canetti – le premier volume de celle-ci – ne déroge pas à la règle ; comme chez d'autres, elle montre chez celui qui la rédige cette capacité de rebours et de retour vers les noyaux d'enfance. Comme chez d'autres, elle sonde ce qui fut au commencement pour tenter de mieux comprendre ce qui devint par la suite. Elle s'efforce de cerner cette étrange alchimie qui permet de répondre à la question : comment devient-on ce que l'on est ?

Composante de cette alchimie, la langue, plus que chez d'autres, aura joué chez lui un rôle déterminant. La langue, c'est-à-dire l'appropriation de la langue, l'accession à la langue appelée à devenir référence. La « mosaïque » initiale, « slavo-germanique », s'est, assez vite mais sans jamais disparaître, fondue en un élément unique. De cette langue, il dira encore dans *Le Cœur secret de l'horloge* : « L'allemand eut d'abord quelque chose d'effrayant par la façon dont je fus obligé de l'apprendre. La fierté de l'avoir tout de même appris ne tarda pas à souffrir des abus de cette langue durant la guerre » (EA, p. 1355). Toute l'œuvre de Canetti est aussi – mais cela serait un autre sujet – une tentative pour réhabiliter cette langue allemande dénaturée, pervertie sous le III^e Reich, pour, une fois

12. On pourrait songer ici à une autre émigrée de ces confins de l'Europe, à un autre itinéraire de l'est vers l'ouest, à une autre expérience linguistique, à un autre apprentissage d'une langue différente, mais le cas est radicalement différent : le parcours d'Agota Kristof, qui quitte la Hongrie en 1956, émigre en Suisse où elle apprend le français, langue dans laquelle elle va ensuite écrire. Elle conte son histoire dans une courte autobiographie, *L'Analphabète, Récit autobiographique* (Carrouge-Genève, Éditions Zoé, 2004). Voir en particulier le chapitre au titre significatif « Langue maternelle et langues ennemies », p. 21-24. Quitter la Hongrie, être contrainte d'apprendre une autre langue, ce qui a signifié désapprendre sa langue maternelle, cela a été perçu par Agota Kristof comme une véritable déchirure : « C'est pour cette raison que j'appelle la langue française une langue ennemie, elle aussi. Il y a encore une autre raison, et c'est la plus grave : cette langue est en train de tuer ma langue maternelle. » (*L'Analphabète*, p. 24.) « Cinq ans après être arrivée en Suisse, je parle le français, mais je ne le lis pas. Je suis redevenue une analphabète. Moi, qui savais lire à l'âge de quatre ans. » (*ibid.*, p. 52) « Cette langue [le français], je ne l'ai pas choisie. Elle m'a été imposée par le sort, par le hasard, par les circonstances. » (*ibid.*, p. 54) Dans le cas d'Agota Kristof c'est bien aussi de la (re)constitution d'une personnalité et d'une identité qu'il s'agit, mais perçue sur un tout autre registre.

encore, « sauver la langue ». Il écrit encore, toujours dans *Le Cœur secret de l'horloge*, et l'on retiendra cet hymne aux langues, aux mots : « J'ai mis beaucoup de temps à me convaincre qu'aucune langue n'est laide. Aujourd'hui, je les écoute toutes comme si chacune était unique, et quand j'apprends que l'une d'elles se meurt, j'en suis bouleversé comme si c'était la fin du monde. Rien n'est comparable aux mots, leur dégradation m'est insupportable comme si je voyais souffrir des créatures sensibles » (EA, p. 1355-1356).

*Université de Toulouse-Le Mirail,
département d'allemand - CERAM*

ZUSAMMENFASSUNG

Von der « geretteten Sprache » zur beherrschten Sprache » : Elias Canettis Weg

Ziel der vorliegenden Arbeit ist, die determinierende Rolle, welche die Sprachen – das Erlernen der Sprachen – in der Kindheit und Jugend von Elias Canetti spielen, zu untersuchen, so wie der Autor selbst im ersten Band seiner autobiographischen Trilogie *Die gerettete Zunge* diese Rolle sich erinnernd darstellt.

Als Kind spricht Canetti den „Ladino“, jene Sprache, die seine Ahnen, die „Spaniolen“, schon gesprochen haben, bevor sie im 15. Jahrhundert aus Spanien vertrieben wurden und ins Exil gehen mußten. Mit acht Jahren lernt Canetti die deutsche Sprache; ein ausschlaggebendes Ereignis, das für ihn einer zweiten Geburt entspricht.

Das Leben des Jungen – wie später des Erwachsenen – ist ein „Mosaik“ von Orten – von Rustschuk bis Wien über Manchester – und von Sprachen.

SCHLÜSSELWÖRTER

Canetti ; Rustschuk ; Kindheit ; Sprachen ; Mosaik ; Identität ; Autobiographie